

nations. La majorité s'y opposa en disant qu'un article de la constitution déclarait : " qu'aucun titre de noblesse ne serait donné par le gouvernement des Etats-Unis."

Néanmoins, la discussion fut très vive, et il est très curieux de relire les arguments employés par les partisans et les adversaires de la proposition.

* * M. John Adams, vice-président, qui avait vécu longtemps dans les cours d'Europe, était le chef des "républicains monarchistes, et c'est lui qui proposa le titre d'honorable," qui fut repoussé par ses propres partisans comme trop inférieur.

Ellsworth, député du Connecticut, dit que les titres étaient indispensables dans toute société régulière et civilisée, et ajouta que " la simple désignation de "Président," ressemblait trop à celle que l'on employait pour nommer le chef d'un club de cricket ou d'une compagnie d'assurances.

On proposa les titres suivants : " Son Excellence, " Son Altesse, " Son Altesse Elective, " Son Altesse le Président, " Sa Toute Puissance, " etc., etc.

La chose parut être d'abord de peu d'importance, mais voyant que la discussion semblait devenir plus sérieuse, le Sénat s'en mêla et déclara que le mieux était de ne pas changer les usages du Congrès et de continuer à se servir du titre de "Président des Etats-Unis," ce qui fut adopté.

Depuis un siècle, il n'a plus été question de cette affaire, et cela n'empêche pas le pays de prospérer.

Et que d'Altesse courent les chemins en quête d'un domaine !

* * En parlant des Etats-Unis, ma pensée se reporte à un article que je viens de lire dans le *Scribner's Magazine*, "Souvenirs du Siècle de Paris," par M. E. B. Washburne, ex-ministre américain en France.

Ce diplomate avait déjà écrit dans la même revue, un article sur "le chute de l'Empire," qui lui a valu de violentes attaques très méritées.

Les "souvenirs" vont en provoquer d'autres.

M. Washburne prouve dans ce dernier écrit qu'il n'a aucun jugement, qu'il n'a vu que très peu de chose et qu'il n'a aucun sens d'observation. De plus il se contredit à chaque page et ne perd jamais une occasion de donner un coup de dent aux Français.

Sa mâchoire n'usera pas la lime.

M. Washburne est un grand ami de Bazaine, avec qui il est resté en relations, et ceci ne prouve pas en lui des notions bien nettes de l'honneur et du patriotisme.

L'ex-ministre américain a rendu visite un matin au général Trochu qui lui a fait l'effet d'un danseur. Voilà comment il juge le vaillant soldat breton qui, malgré les fautes qu'il a pu commettre, n'en est pas moins respecté comme un militaire de la plus grande bravoure !

Dans sa petite jugeotte, M. Washburne déclare, dès le début, que Paris ne pourra pas tenir plus de deux mois, et le siège a duré cent trente-trois jours !

* * Il nous dit quelques mots de la misère, du manque de nourriture, de la famine supportées avec tant de courage par les Parisiens, mais il ne manque pas de nous donner le menu de son dîner de Noël, et d'autres jours encore !

On voit que la question culinaire l'intéressait au plus haut point.

Il prétend d'abord, qu'aussitôt après la chute de l'Empire, l'admirable police municipale avait disparu et un peu plus loin il est forcé de s'exprimer ainsi, le 27 novembre, soixante-dixième jour du siège : "Paris n'a jamais été aussi tranquille, et jamais on n'a constaté aussi peu d'offenses contre les lois. On n'entend parler ni de crimes, ni de vols, ni d'attaques, pas même de querelles, dans aucun endroit de la ville. Vous pouvez aller dans n'importe quelle partie de la cité, à toute heure de la nuit, et partout vous trouverez un gardien de la paix, et partout vous serez en toute sûreté."

Plus loin il nous dit qu'il n'est plus question de "sortie" et deux jours après il constate que Ducros en a fait une.

A le lire on dirait qu'il a été l'homme le plus

occupé de France pendant le siège de Paris, et partout on rencontre le moi, égoïste et féroce.

Par contre, son admiration pour les Prussiens perce à chaque ligne !

Les mémoires de M. Washburne forment un livre faux et méchant.

C'est le remerciement des bontés et des faveurs qu'il a reçues en France !

* * Je ne puis mieux terminer qu'en parlant de la fin du monde.

C'est un sujet neuf, et toujours intéressant.

Nous n'avons cependant pas trop à nous préoccuper, pour le moment, de ce grave événement, puisqu'il n'arrivera que dans dix millions d'années.

C'est le terme fixé par sir William Thompson, l'éminent physicien anglais, professeur à l'Université de Glasgow et bien connu pour la part qu'il a prise à la pose du premier câble transatlantique. M. Thompson a développé ses motifs, l'autre soir, au dernier vendredi scientifique de la Royal Institution de Londres, devant un brillant auditoire de savants et de gens du monde.

Cause : Refroidissement et congélation du soleil.

Nos descendants s'arrangeront comme ils voudront, c'est leur affaire !

Leon Ledru

NOS GRAVURES

DEUX RUES DE SAN FRANCISCO

Les rues Montgomery et California, dont nous publions les vues, sont comptées parmi les principales de San Francisco, Etats-Unis.

La première est le Broadway et la seconde la Wall Street de la capitale de la Californie.

Le haut de la rue Montgomery est occupé par une élévation, au sommet de laquelle on se rend par un escalier, et d'où on a une vue splendide de la cité et de la baie.

La rue California est occupée presque exclusivement par des banques et des bureaux de commerce.

Près de là se trouve le California Market, l'un des plus vastes et des mieux approvisionnés du monde.

LORD ET LADY LANSLOWNE

Son Excellence le Très Honorable Sir Henry Charles Keith Polby-Fitzmaurice, marquis de Lansdowne, dans le comté de Wycombe de Chipping-Somerset, dans le comté de Bucks, vicomte Calne et Calston, dans le comté de Wilts, et lord Wycombe, baron de Chipping-Wycombe, dans le comté de Bucks, dans la Pairie de Grande-Bretagne ; comte de Kerry et comte de Shelbourne, vicomte de Claunmourice et Fitzmaurice, baron de Kerry, Lixnaw et Dunkenon, dans la Pairie d'Irlande, K.C.M.G., gouverneur de la Puissance du Canada, et vice-amiral, etc., etc.

Lady Lansdowne appartient à une des plus vieilles familles d'Irlande.

LA CATASTROPHE DE WHITE RIVER

L'accident du chemin de fer le plus épouvantable et le plus désastreux que l'on ait jamais eu à enregistrer dans l'histoire de la Nouvelle-Angleterre est arrivé il y a quelques jours, sur la voie du chemin de fer du Vermont Central, à Hartford, Vt. Il est à peu près impossible de trouver des expressions pour peindre la scène qui s'est passée au moment de la catastrophe. L'étendue du désastre épouvante ceux qui ont déjà été les témoins de spectacle de ce genre, et on se sent le cœur serré en parcourant l'endroit où tant de personnes ont, ou trouvé la mort, ou des blessures plus ou moins graves.

Le convoi expresse de Montréal, qui avait quitté Boston à 7 heures p.m., le 4 du courant, arriva à White River Junction vers 12.30 heures. Le train était ainsi composé : deux chars à passagers, deux pullmans, un char de seconde classe, un char à fumer, un char à bagages, la locomotive, sous les ordres du conducteur Smith Sturtevant, l'un des plus anciens et des meilleurs conducteurs du Vermont Central. Le convoi allait à toute vitesse quand, en arrivant au pont qui traverse la White River, le dernier wagon donna sur un rail brisé, déraila et fut jetté en bas du pont, entraînant à sa suite les deux pullmans et les deux chars de première classe.

Il est impossible de décrire les scènes terribles qui se sont passées au sein des débris des quatre chars qui se trouvaient sur la glace, à 50 pieds au-dessous du pont.

Cette catastrophe a coûté la vie à 37 personnes et causé des blessures à près de 60 voyageurs.

La plante à encre.—On a essayé d'acclimater en Europe une plante originaire de la Nouvelle-Grenade, et que le mouvement industriel appelle *plante à encre*. Elle porte le nom de *Coriaria thymifolia*, et fournit un suc que les indigènes appellent *chami*. Ce liquide, rouge d'abord, prend une belle teinte noire au contact de l'air, et peut servir d'encre à écrire, sans exiger la moindre préparation. Elle n'attaque pas les plumes métalliques.



LA RAQUETTE

Quand l'hiver en robe blanche
Vient, dans nos cantons,
A nos toits et sur la branche
Brûler ses festons ;

Quand, sous les froides haleines,
Le frimas étend
Sous les bois et sur nos plaines
Son voile éclatant ;

Quand plane sur la montagne
Le froid boréal,
Si l'ennui qui l'accompagne,
Entre à Montréal ;

Nous, que la gaité commande
De fuir le repos,
Partons en légère bande
Comme des oiseaux ;

Sans frein et sans étiquette,
Nous nous élançons,
Ayant aux pieds la raquette,
Au cœur les chansons ;



De joyeux moments en quête,
Par monts et par vaux,
Nous allons à la conquête
D'horizons nouveaux.

Nous allons par la vallée,
En battant des mains,
Sur la neige immaculée
Ouvrir des chemins.

Nous allons ; et, d'un pas lesté
Trottinant partout,
Ravin, gorge ou lande agreste,
Nous franchissons tout.

Nous passons les fondrières
Et les ponts tremblants,
Les côteaux et les clairières,
Les bosquets tout blancs.

Et quand le décor qui change
Découvre à nos yeux
Quelque paysage étrange
Et tout radieux.

Devant la belle nature,
Charme souverain,
Notre course à l'aventure
S'arrête soudain.

Et devant l'âpre merveille
—Eh bien, oui, pardieu !
Quelque chose à notre oreille
Parle du bon Dieu !

LOUIS FRÉCHETTE.

NOTES ET IMPRESSIONS

Ne vous contentez pas de louer les gens de bien ; imitez-les.—SOCRATE.

Tout sert en ménage quand on a en soi de quoi mettre les outils en œuvre.—M^{me} DE TENCIN.

Sans religion on peut avoir de l'esprit, mais il est difficile d'avoir du génie.—CHATEAUBRIAND.

La prière fait la moitié du chemin vers Dieu, le jeûne conduit jusqu'à la porte de son palais et l'aumône y donne entrée.